

Éric Lambé

19M² | ANTIPODES

14 décembre 2024 – 1^{er} février 2025
Chaussée d'Ixelles 337 | 1050 Bruxelles

vernissage en présence de l'artiste
le samedi 14 décembre à partir de 11h

séance de dédicaces
le samedi 14 décembre à partir de 15h



Se plonger dans l'univers d'Éric Lambé, c'est entreprendre une épopée graphique et narrative des plus singulières. L'artiste belge, qui explore différentes techniques de dessin, façonne une œuvre aux scènes riches, où foisonnent les personnages intrigants. La Galerie Martel BXL se réjouit de pouvoir présenter, à partir du 14 décembre, une sélection d'originaux issus de ses créations 19m² (Sigaretten, 2024) et *Antipodes* (Casterman, 2024).

« Le Pourquoi ? n'est pas une question sérieuse. »
René Magritte

L'intérieur. L'extérieur. Le seuil. Depuis une trentaine d'années, la poétique de l'espace d'Éric Lambé se formule à partir de ces trois plateaux-repères, qu'il aime peupler d'éléments lourds et légers, de figures morcelées, équarries, redondantes, finalement permanentes. Dans ces paysages absolument ouverts – à la surprise, au sourire, au trouble – l'œil s'immisce, prêt à s'évader, prêt à s'égarer.

Les lieux d'Éric Lambé pourraient être des lieux de mémoire, des lieux communs. Des essais de balises personnelles (ici, les jeux de l'enfance ; là, les jeux de l'amour), sensorielles (partout des yeux, des mains et des oreilles) et référentielles (omniprésentes, des citations visuelles piochées dans l'histoire générale de l'art ou dans son histoire intime d'artiste).

Ils pourraient être tous ces paysages mille fois arpentés en réalité et en rêve. L'on s'y promène en confiance, comme empaysé. Sols, murs, tables, chaises, lits, tableaux, lampes, animaux de compagnie, fumées, nids, chapeaux, oiseaux, arbres, larmes, gouttes, panneaux, automobiles, etc. L'air est entendu ; l'histoire semble connue. Quant aux couleurs, elles sont primaires ou charbon : elles sont originelles, les premières qui se retiennent au déploiement conjoint de l'œil et de l'esprit. Devant chaque œuvre de l'artiste, l'ordinaire est là qui s'expose. C'est un ordinaire de rue ou de réduit de 19m², un ordinaire qui tient dans ces recoins que l'on habite puis que l'on quitte.

C'est peu ou prou l'ordinaire qui s'envisage déjà dans les bandes dessinées d'Éric Lambé, depuis *Les Jours ouvrables* (Amok, 1997) jusqu'à *Antipodes* (avec David B., Casterman, 2024), en passant par ses nombreuses collaborations, notamment avec Philippe de Pierpont (*Alberto G*, Le Seuil/Frémok, 2003 ; *Un voyage*, Futuropolis, 2008 ; *Paysage après la bataille*, Frémok/Actes Sud BD, Fauve d'or au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême en 2017 ; etc.), ou encore par l'intense entrelacs qui compose *Le Fils du roi* (Frémok, 2012). À chaque fois, avec humour ou mélancolie, ce qui se montre est fait de fragments laissés libres à d'innombrables fables – farces ? – de l'esprit.

L'ordinaire est là qui sait aussi saisir. Car les lieux du dessinateur puisent dans le surréalisme et pétrissent l'étranger dans le moule du familier. Comme Robert Desnos, Éric Lambé « ment aux multiples consciences » et fait dériver l'image – vers le rêve, peut-être, et plus justement vers tout ce qui n'est pas imitation. L'imitation n'étant vouée qu'à être un affaiblissement de la réalité, les surréalistes jouent sur un double tableau : ils gardent un œil fermé tourné en eux-mêmes et l'autre ouvert, fixé sur la réalité du monde (selon la formule de Max Ernst). Dès lors, ils font de l'isolement des êtres et des choses un leitmotiv, et de l'anaphore un élément-clé de leur art poétique.

Mais pour Éric Lambé, il n'est point de magie au-delà de la réalité. Pour preuve, *Ceci est une pipe* sonne la fin du surréalisme. Évidemment, mensonge et artifice demeurent, mais le rêve, désormais quotidien, non moins imposant, se déplie différemment. Ici, les tableaux sont pleins et vides d'ombres de corps et de corps d'ombres, de natures mortes et de vies d'objets. Des motifs déjà vus font des mariages singuliers tandis que d'autres s'esquissent ou se dissimulent derrière des angles ou des arrondis. Dans ce décor, l'imagination a pris place – et elle y est reine.

Ainsi, un buste suffit à faire corps. Une feuille, même morte, suffit à faire arbre, même souche ; une main suffit à faire à la fois geste et empreinte. Les panneaux «sens interdit» n'empêchent nulle main de s'offrir et nulle chaussure de passer. La rue accueille un ensemble de possibles, les masques et les visages *cartoonesques*, la richesse et la pauvreté, les faces et les dos. Elle est un théâtre de projecteurs libres qui font la lumière et l'obscurité sur telle ou telle partie du décor, sélectionnant soigneusement les plans, les formats, les angles de vue, les trames, les temps de pose. Et l'on s'y risque, il y a un fil à suivre. Une ligne mère de toutes les autres : les stries du plancher, les cercles du minéral au contact de l'eau, le tracé d'un sein, l'ajout de traits d'encre sur l'acrylique, les lacets dénoués, les échines courbées, la ligne d'une canne à pêche, le câble débranché d'une lampe, la fente d'une femme, la larme d'un pleureur, et la laisse d'un indispensable chien, longue, infinie.

Il y a une tige, qu'Éric Lambé, artiste-botaniste, extrait de la terre depuis sa racine.

Si on la suit...

Cathia Engelbach

Relations Presse : Galerie Martel | +33 6 10 19 30 02, contact@galeriemartel.fr